

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Prix Wepler Fondation La Poste 2023



Sommaire

Dossier	Prix Wepler Fondation La Poste 2023
02	Édito
03	Entretien avec Elisa Shua Dusapin, lauréate du Prix
06	Extraits choisis : Le Vieil Incendie
08	La Troisième Main d'Arthur Dreyfus, Mention spéciale du Jury
10	Discours de réception des lauréats
14	Revue Épistolaire n°49, Ces méchantes lettres
16	Dernières parutions
18	Agenda

Édito

Prix Wepler Fondation La Poste 2023 Le Vieil Incendie d'Elisa Shua Dusapin

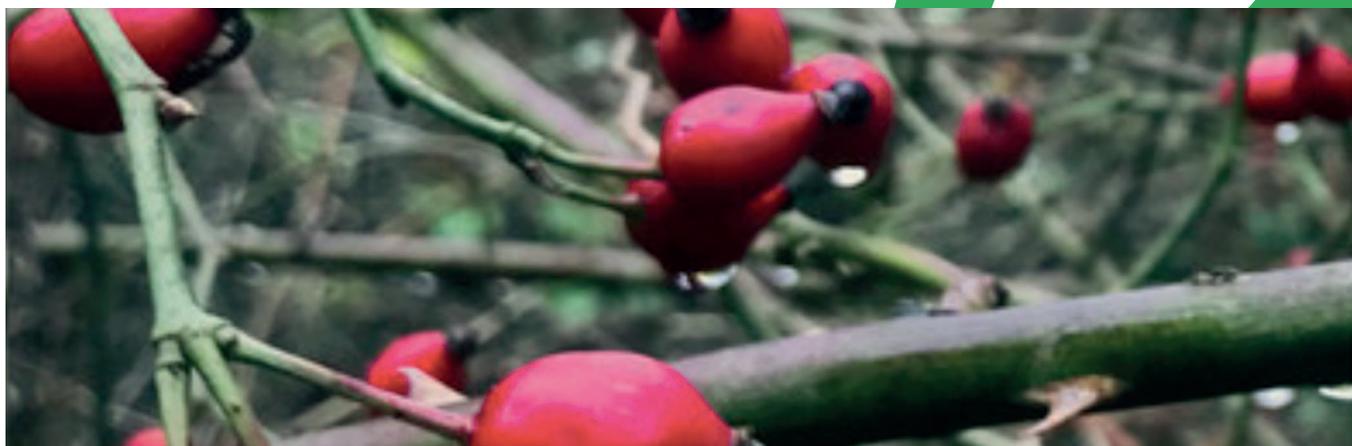
Nathalie Jungerman

Le 13 novembre dernier, dans la célèbre brasserie parisienne de la place de Clichy, en présence de Philippe Wahl, président directeur général du Groupe La Poste, nous avons fêté la 26e édition du Prix Wepler Fondation La Poste dont le jury tournant, constitué de libraires, d'un postier, de deux journalistes et de lecteurs (dont une détenue), est présidé par Marie-Rose Guarnieri, directrice de la librairie des Abbesses. Éliisa Shua Dusapin a reçu le prix pour son quatrième roman, *Le Vieil Incendie*, publié aux éditions Zoé. La mention spéciale a été attribuée à Arthur Dreyfus pour *La Troisième Main* paru chez P.O.L.

Le Vieil Incendie d'Éliisa Shua Dusapin raconte les retrouvailles de deux sœurs après quinze ans de séparation. Agathe, l'aînée, en est la narratrice. Scénariste à New York pour le cinéma, travaillant à une adaptation de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, elle revient dans le Périgord où elle a grandi avec sa sœur, Véra, aphasique depuis l'âge de six ans, pour vider la maison familiale vouée à la destruction. Les pierres de la bâtisse serviront à restaurer le pigeonnier du château voisin qu'un « vieil incendie » a endommagé. L'écriture est épurée, musicale, dominée par la parataxe. S'y déploient des changements de tempo, des silences, un rythme vif et syncopé. Le récit est encadré par neuf dates, du 6 au 14 novembre, à l'instar d'un journal écrit par la narratrice le temps de son séjour en France.

Éliisa Shua Dusapin, qui nous a accordé une interview, est franco-coréenne. Elle est née à Sarlat-la-Canéda en Dordogne et a grandi entre Paris, Séoul et le Jura suisse. Son premier roman, *Hiver à Sokcho* (Zoé, 2016), a obtenu de nombreuses récompenses dont le National Book Award en 2021 pour sa traduction en anglais. Il est en cours d'adaptation cinématographique par le réalisateur Koya Kamura.

Bonnes fêtes et bonnes lectures !



Entretien

avec Elisa Shua Dusapin

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Que représente pour vous le prix Wepler Fondation La Poste qui a couronné le mois dernier *Le Vieil Incendie*, votre quatrième roman paru aux éditions Zoé ?

Elisa Shua Dusapin : De manière générale, c'est un grand honneur pour moi que mon travail soit reconnu. Le Prix Wepler Fondation La Poste est une distinction littéraire que j'estime beaucoup, particulièrement parce que la composition de son jury change chaque année, contrairement à d'autres grands prix. Il compte parmi ses membres à la fois des professionnels du livre, notamment des libraires, et des lecteurs de différents horizons. Il a une forme d'aura, de respect par rapport au lectorat. Et le fait que la Fondation La Poste soutienne ce prix est symbolique car La Poste est un vecteur de communication entre les êtres. Enfin, pour moi qui suis franco-coréenne et qui ai principalement grandi en Suisse où j'ai aussi fait mes études, recevoir de la reconnaissance depuis la France me touche beaucoup, non seulement quant à mes origines mais aussi d'un point de vue littéraire. Lorsqu'on vient de Suisse romande, c'est extrêmement important d'être présent en France pour pouvoir défendre son écriture. Je suis donc très émue et heureuse de recevoir ce prix.

Dans vos précédents ouvrages, qui s'inscrivent dans un ailleurs, vous avez travaillé notamment sur la notion de frontières, le passage d'une langue à l'autre, les questions du lien et de la difficulté à communiquer. Dans *Le Vieil Incendie*, vous avez choisi pour vos personnages, une seule langue, le français, mais l'aphasie d'une des sœurs pose encore une fois la question de l'incommunicabilité...

Comment est venu ce thème et pourquoi faire parler un personnage qui ne parle pas ?

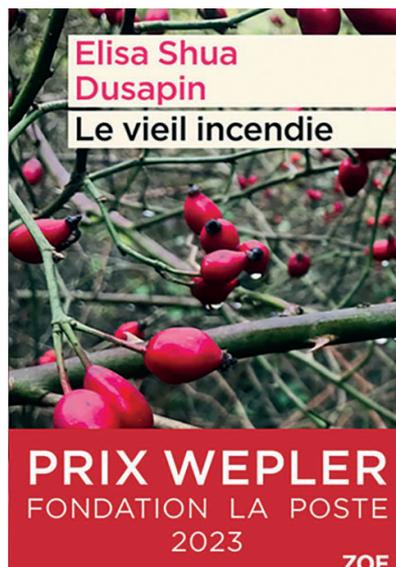
E.S.D. Le thème de l'aphasie est arrivé tard dans le processus de l'écriture, deux ou trois mois avant la remise du manuscrit à mon éditeur, alors que je travaillais sur le projet depuis des années. Quand j'écris, je me laisse guider par mon intuition et mes émotions, je ne sais jamais vraiment sous quelle forme cela va arriver, même si au préalable, je fais des plans et dresse des portraits (assez vagues) de personnages pour essayer de me rassurer. Dès les premières phrases, l'écriture me mène ailleurs. Je ne sais pas ce qui adviendra. Au départ, l'histoire de ce livre se passait à New York, entre Agathe, qui était violoniste, et sa professeure. Un texte qui n'avait donc rien à voir avec *Le Vieil Incendie*. Je voulais quand même qu'il y ait une petite sœur dans cette histoire parce que dans mes trois premiers romans, les narratrices sont toutes des filles uniques et je me demandais pourquoi je n'arrivais pas à leur donner des frères ou des sœurs alors que j'ai moi-même trois sœurs cadettes avec lesquelles je m'entends très bien. Je pense que l'écriture est aussi une manière de sonder son inconscient, car je me suis aperçue que le thème principal devenait ce lien sororal et que New York et sa frénésie commençaient par conséquent à m'encombrer. L'histoire que je commençais à écrire se situait plus près du huit clos que de la mégalopole, et le violon devenait largement secondaire au point que je me suis dit que ça mériterait que j'en fasse un autre roman. Aussi, mes personnages s'exprimaient jusqu'alors dans



Elisa Shua Dusapin

© David Raynal, 13 novembre 2023

Née en 1992 à Sarlat-la-Canéda d'un père français et d'une mère sud-coréenne, Elisa Shua Dusapin grandit entre Paris, Séoul et Porrentruy. Elle est diplômée de l'Institut littéraire suisse de Bienne. Son premier roman, *Hiver à Sokcho* (Zoé, 2016, Folio 2018) obtient les prix Robert Walser, Alpha, Régine-Desforges, Révélation SGDL. En 2021, sa traduction anglaise reçoit le National Book Award for Translated Literature. Plusieurs fois adapté au théâtre, le livre est en cours d'adaptation au cinéma par le réalisateur Koya Kamura, avec Roschdy Zem dans le rôle principal. Suivent *Les Billes du Pachinko* (Zoé, 2018, Folio 2020), prix suisse de littérature et Alpes-Jura, et *Vladivostok Circus* (Zoé, 2020, Folio 2022), sélectionné pour le prix Femina. Ses trois romans sont traduits dans plus de 35 langues.



Elisa Shua Dusapin
Le Vieil Incendie
Éditions Zoé,

Prix Wepler Fondation La Poste 2023

diverses langues sauf en français, bien que ce soit la langue dans laquelle j'écris. Dans *Le Vieil incendie*, pour une fois, j'ai voulu créer des personnages franco-français, pour qui la langue, ou le monolinguisme, n'est pas un enjeu. En plus, en tant qu'écrivaine, j'étais assignée à l'Asie, à juste titre, puisque mes autres romans se passent là-bas et que je suis franco-coréenne, mais je crois que ça a réveillé mon envie d'explorer ma part occidentale, francophone, française. Au même moment, c'était en juin 2021, j'étais invitée à un festival littéraire à Saint-Léon-sur-Vézère, en Dordogne, pas très loin de Lascaux et de Sarlat où je suis née. Je n'y étais pas retournée depuis 20 ans, et j'ai été bouleversée de découvrir les grottes ancestrales, les peintures rupestres, cette région dont la nature me fait beaucoup penser à la Corée et que mes parents ont choisie pour me donner naissance. Je crois que la question du gouffre (le gouffre de Padirac) faisait écho à ce ventre de Agathe, vide à la suite de sa fausse couche, mais aussi à cette difficulté qu'ont les deux sœurs à se dire les choses qui les concernent et leur importent. Les dialogues que j'avais écrits me paraissaient faux et emplis de clichés. Étonnamment, j'ai eu l'impression qu'en ôtant la parole à Véra, la petite sœur, j'aurais plus de facilité à faire communiquer les deux protagonistes. Encore aujourd'hui, je n'arrive pas à créer des personnages pour qui la parole est le premier vecteur de communication. J'exprime plutôt les choses à travers la description des corps, des perceptions physiques et sensorielles.

« J'aimerais être capable de transfuser mes ressentis par le

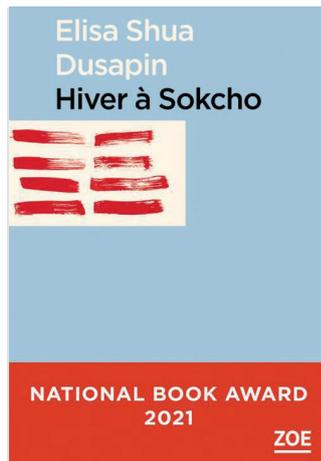
silence et sans le secours des mots », avez-vous dit dans votre discours de réception du prix Wepler Fondation La Poste, le 13 novembre...

E.S.D. Bien sûr, j'ai un amour immense pour la langue, pour les mots, et plus encore pour la musique de la langue. Je crois que cela vient du fait que j'ai grandi avec le coréen, le français, les dialectes suisses alémaniques, l'anglais. Dans chacune de ces langues, je sais qu'il y a une part de moi qui n'existe pas, une part manquante dont je suis consciente et qui peut être exprimée ou non par telle ou telle langue. J'étais la seule dans ma famille qui comprenait à la fois le coréen, le français et l'allemand. Première petite-fille de la deuxième génération, je devais traduire pour tout le monde ce que des membres de la famille, qui ne s'aimaient pas, voulaient transmettre. Il me fallait donc beaucoup mentir parce que je ne pouvais pas traduire ce que j'entendais. C'était quelque chose de douloureux d'autant plus que j'étais une enfant. Mais cela m'a rendue consciente du pouvoir de la langue au niveau affectif, politique, familial. Je me disais que les mots pouvaient être du poison et quelque chose de très

beau à la fois. J'étais une petite fille solitaire qui lisais énormément et qui avait du mal à se faire accepter par les enfants de l'école qui se moquaient de moi parce que je parlais coréen. J'en avais honte et j'ai dû m'approprier le français pour cacher ce que je ressentais. Évidemment, en grandissant, j'ai compris à quel point être multiculturel ou plurilingue est une chance magnifique. J'ai gardé en moi cette conscience intime de l'altérité, de l'étrangéité. J'aime les mots et la langue française mais j'aurais adoré être éthologue pour étudier le comportement des animaux. Je suis fascinée par la communication non verbale, par le mime et aussi par la danse, le cirque, le sport, la musique, le dessin, tous ces arts qui permettent de transmettre des sensations, des émotions, de créer des images sans le prisme de l'intellect.

Le roman s'apparente à un journal qui court sur 9 jours, du 6 au 13 novembre. Agathe, la sœur aînée, en est la narratrice. Aviez-vous déterminé au préalable la forme que prendrait votre texte ?

E.S.D. Le fait de découper le roman en 9 jours est arrivé comme l'aphasie de mon personnage : deux ou trois mois avant la fin de la remise du texte. La forme du



Elisa Shua Dusapin
Hiver à Sokcho
Éditions Zoé, 2020, 144 pages

Prix Robert Walser 2016
Prix Révélation 2016 de la SGD L
Prix Régine Deforges 2017
National Book Award 2021



Elisa Shua Dusapin
Les Billes du Pachinko
Éditions Zoé, 2018, 144 pages

Prix suisse de littérature 2019

journal s'est imposée car c'était la première fois que je travaillais sur autant de strates temporelles et j'avais besoin de me rassurer avec un découpage jour après jour, un cadre rigoureux et à la fois très simple.

Dans votre écriture, la parataxe domine, il y a peu de propositions subordonnées, les phrases sont courtes, syncopées. Est-ce une intention de rythmer le récit à l'instar d'une partition musicale ? Vous êtes d'ailleurs musicienne et jouez du violon...

E.S.D. J'ai commencé à pratiquer cet instrument à l'âge de 5 ans et j'en ai beaucoup joué jusqu'à mes 23 ans. Mais en effet, je pense que c'est l'école du violon qui a été une part de mon école d'écriture : le rythme, la notion de justesse, le phrasé, toutes ces choses qui sont indicibles. Comment dire quand on sent qu'un paragraphe arrive à sa fin ? Comment dire qu'on a trouvé le bon mot, qu'on sait que c'est le point final et pas le début d'un chapitre ? Comment articuler un livre ? On peut l'analyser de manière universitaire et académique, mais ce ressenti est pour moi plus évident avec le vocabulaire musical. Je ne calcule rien quand j'écris, en revanche, mon écriture est très influencée par la musique et la poésie que je lis beaucoup, par l'oralité du théâtre aussi pour lequel je travaille..

Est-ce qu'il y a une part autobiographique dans votre roman ? Est-ce que les deux sœurs, Agathe et Véra, sont un peu de vous-mêmes ?

E.S.D. Absolument tout ce que j'écris – romans, textes pour le cinéma ou pour des spectacles – est imprégné de ma vie et de ma sensibilité, mais rien n'est autobiographique dans un sens où mes personnages vivent leur propre vie. Je leur prête des émotions, des parts de vécu personnels parfois, mais tout est mêlé et je ne pourrais pas dire d'où vient telle ou telle inspiration. L'histoire du *Vieil Incendie* ne correspond en rien à ma vie, mais en même temps

c'est mon texte le plus intime. Paradoxalement, il est sûrement plus proche de moi-même que si j'avais essayé de faire un récit autobiographique. Lorsqu'avec le temps, des événements de la vie réelle ont pu se décanter, ils deviennent un jour signifiants dans un agencement romanesque, à travers des personnages et des situations fictives. Je ne peux pas écrire autrement qu'en étant au plus près de mes personnages. Je m'immerge dans les univers respectifs de mes romans, en me rendant sur place, en m'investissant physiquement. J'ai un rapport physique à l'écriture, beaucoup de choses passent par le corps, je dois ressentir les odeurs, les textures, les ambiances, la température, les goûts.

Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?

E.S.D. Je suis habitée et traversée au quotidien par énormément d'émotions. Je pense que je suis extrêmement sensible au monde qui m'entoure. Je vis ces émotions de manière tellement forte, voire violente, que je ne peux pas ne rien en faire. Je dirais que c'est un besoin physique, voire thérapeutique, d'extérioriser, d'exprimer ce que je ressens. L'écriture fait partie des éléments qui m'aident à vivre mieux et à mieux comprendre le monde.

Avez-vous commencé un autre roman ?

E.S.D. Je suis en train de travailler un cinquième roman, mais je reçois toujours plus de sollicitations pour la promotion de mes livres, ce qui me demande de nombreux engagements, des voyages, et je passe plus de temps loin de chez moi qu'à écrire. Je dois protéger mon espace d'écriture et trouver des moments d'isolement. Au Printemps 2024, ce sera la promotion des trois premiers romans traduits en 35 langues. Et puis il y a l'adaptation au cinéma, par le réalisateur Koya Kamura, de *Hiver à Sokcho* avec Roshdy Zem dans le rôle principal.

*



**Elisa Shua
Dusapin
Vladivostok
Circus**

ZOE

**Elisa Shua Dusapin
Vladivostok Circus**
Éditions Zoé, 2020, 176 pages

Extraits choisis

Le Vieil Incendie

Elisa Shua Dusapin © Éditions Zoé

6 novembre

À cause de la pluie, j'ai manqué le panneau du village. Elle a brouillé les vallons, effacé les ornières, j'ai fini par progresser à l'aveugle et m'arrêter sur le bas-côté. Toute cette eau qui s'abat sur le capot. La tempête a commencé hier. Je n'ai croisé personne depuis la sortie de l'autoroute. Même si la radio recommandait de ne pas prendre la route, je n'avais pas le choix. Il est dix-sept heures, le ciel anthracite. Je n'ai pas réussi à régler l'inclinaison du siège. J'attends, très droite, abrutée par le fracas. Au moins, la camionnette a l'air solide. On dirait un véhicule de voirie, couleur plasma. J'ai insisté sur l'aspect pratique au service de location.

Une heure passe. Enfin les trombes s'atténuent. Je redémarre. Le GPS m'enfoncé dans la forêt. Bientôt, ni pluie ni lumière ne transpercent le toit végétal. J'allume les grands phares. Le volant colle. Je roule sur des kilomètres au ralenti, devinant le chemin entre les pistes sous les ronces, jusqu'à déboucher au pied d'une pente raide. Un peu plus haut, le portail est ouvert. Pour la première fois, je refais les gestes de mon père. Je passe en première, accélère, les roues patinent dans la rocaille mais elles tiennent bon, je coupe le moteur devant la maison. L'ampoule automatique s'allume. Un lapin fuit.

La bâtisse a l'air fatiguée, le toit affaissé sur les briques comme un géant asphyxié par le lierre. Une voiture est garée sous le noisetier. La fougère écartèle les marches du perron. Par la fenêtre, je devine de la lumière. Je

me plaque contre l'œillet de sécurité, recule aussitôt. Je ne m'attendais pas au visage de ma sœur, front énorme, sourcils écartés, yeux de poisson, ma sœur enflée par cette loupe que mon père prétendait avoir délibérément installée à l'envers. D'après lui, nous n'avions rien à craindre ni à cacher, nos richesses étaient intérieures et le monde entier devait savoir que les plus belles personnes vivaient ici.

– Salut.

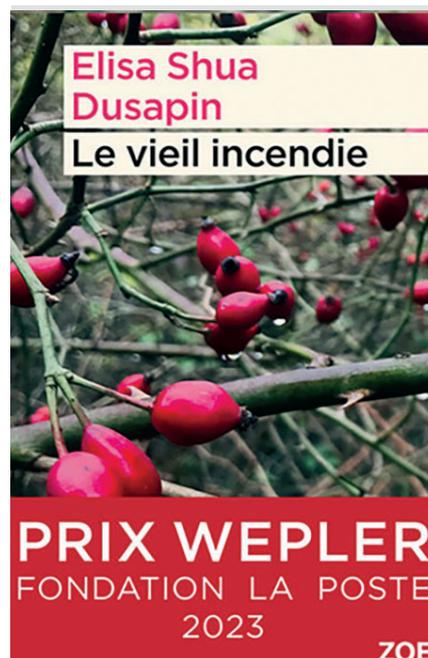
Ma voix a sonné plus fort que prévu. Véra répond par un sourire trop grand pour sa bouche. Elle me prend la valise des mains, la pose en bas des escaliers dans la cuisine. Je retrouve le sol de pierre, les meubles en bois, la porte de la salle de bains dans l'ombre de la cheminée. Je ne l'avais pas connue ainsi, l'âtre bouché par des livres. Au-dessus de la table, une cage à oiseaux remplace le luminaire. Des fromages s'entassent derrière les barreaux.

Véra me montre les escaliers puis se désigne au plan de travail, je dois m'installer pendant qu'elle termine la préparation du repas. Je l'ai connue bordélique. Je la complimente. Elle écrit sur son téléphone, me montre l'écran :

« C'est pour bien t'accueillir. »

(...)

*



Elisa Shua Dusapin
Le Vieil Incendie
Éditions Zoé,

Prix Wepler Fondation La Poste 2023

13 novembre

Si je pense à la grotte, la foule est dense mais c'était l'été. Aujourd'hui, nous sommes les seuls hormis une famille avec trois enfants. Parking de terre battue. Nos pas s'enfoncent. Le guide humain est remplacé par des audioguides. À côté de la billetterie, un film parle de la formation du sol de la région, ses cavités creusées par les eaux souterraines. La descente dans la grotte se fait par un sentier forestier, ensuite un couloir de pierre éclairé au niveau des pieds. L'audioguide, une voix de femme, nous souhaite la bienvenue dans le ventre de la Dordogne, berceau de la préhistoire. Swann marche devant moi, je voudrais tellement qu'elle aime l'endroit. Les autres enfants dévisagent les bandages de Véra. Le père leur ordonne de s'en excuser auprès de la dame. Véra n'est pas une dame. Je veux réagir, mais Véra me fait signe que ce n'est pas la peine. Elle joue la momie, les enfants rient. Véra pousse des cris d'animaux, la mère nous demande de faire moins de bruit. L'audioguide intime de ne rien toucher. Octave se penche vers Swann, montre une stalactite drapée sur la paroi, elle hoche la tête. Je souffle à Véra : se rappelle-t-elle notre jeu des stalagmites, quand nous étions petites ? Elle fronce les sourcils. Je détaille, nous crachions par terre, ce qui embêtait notre père, j'évoque le gouffre de Padirac... Elle a un geste de la main, bien sûr, le gouffre elle sait, mais le jeu, elle ne voit pas, et me fait comprendre que je ne dois pas insister. Elle écoute l'audioguide. La découverte des lieux par des spéléologues dans les années 50. J'éteins le mien.

Je reste perturbée. Ce souvenir, Véra l'a-t-elle perdu ? L'ai-je inventé ? Pour moi, il est si lumineux. Mais s'il faut le porter seule, je préférerais l'oublier.

Le boyau se rétrécit, nous devons nous courber. Swann n'a pas besoin de se baisser. À l'embouchure, mon cœur ac-

celère. C'est là. La salle des chandelles. Les concrétions, encore plus nombreuses que dans ma mémoire, translucides. En fait, plutôt que des chandelles, elles m'évoquent la glace.

– C'est quoi ? me demande Swann.

Je sollicite Octave. Il nous donne une explication sur la couleur des stalactites, son rapport à la terre, plus vite l'eau traverse, moins elle se charge en sédiments, et reste blanche. Dans un clin d'œil, il me donne la parole. Swann me regarde. J'improvise. Je raconte que nous sommes là où se développent les montagnes. Elles mettent un temps presque infini à se former, puis à grandir, car vivre sous le ciel demande une force inouïe. Les plus anciennes percent la surface de la terre, et nous dominent, nous qui vivons à leurs pieds.

Je conclus :

- On est comme dans une couveuse.
- Comme les poussins ?

Je regarde Octave. Il acquiesce auprès d'elle, puis me chuchote :

- Ils ont des poules à l'école...

Nous arrivons aux parois peintes par les hommes de Cro-Magnon. Notre petit groupe se réunit face à l'une des rares représentations humaines de l'ère préhistorique, je ne m'en souvenais pas, de ce face-à-face entre un homme et un bison. Joyeusement, l'audioguide annonce le terme de cette visite et nous remercie de notre intérêt pour cet espace investi par nos ancêtres il y a 19 000 ans. Swann montre ses dents. Elle dit qu'elle fait les *crocs mignons*. Cette fois, je me force à sourire, un peu tendue par la douleur dans mon bas-ventre, la chaleur humide qui s'est mise à couler, j'ai peur d'une tache, tire sur mon manteau. Je ris à l'intérieur. À chaque cycle, je ne fais pas le lien entre les ballonnements, les fringales, la mauvaise humeur. En quelques mois, j'avais même oublié ces syndromes prémenstruels.

Sites Internet

[Éditions Zoé](#)

[Rencontres avec Elisa Shua Dusapin en janvier 2024](#)

[Librairie des Abbesses](#)

[Brasserie Wepler](#)

[Éditions P.O.L](#)

La Troisième Main

Arthur Dreyfus - Mention spéciale du jury

Par Corinne Amar

Mention spéciale du Prix Wepler Fondation la Poste 2023, Arthur Dreyfus doit être un homme heureux. Son roman, *La Troisième Main*, a été récompensé en tant qu'« ovni littéraire prodigieusement inclassable ».

Il y a une douzaine d'années, vingt-cinq ans à peine, journaliste pour *Technikart* et *Positif*, il avait déjà dans ses cordes une nouvelle, un roman, un petit traité du bonheur publiés, écrivait une série pour la télévision, animait une émission de musique hebdomadaire sur France Inter intitulée, *Chantons sous la nuit*. Arthur Dreyfus bouillonnait d'idées, toutes les formes d'écriture l'intéressaient, il était remarqué. Il osa en 2021 un formidable *Journal sexuel d'un garçon d'aujourd'hui*, de 2304 pages.

La Troisième Main commence en 1914, en pleine Guerre mondiale, et s'achève en 1934, le tout écrit dans le ton des années 2020. Un jeune adolescent, élève en classe de troisième à Besançon, sort du coma dans un lieu inconnu, après un obus, ou plutôt un bras, reçu en plein ventre, alors qu'il pédalait non loin des combats. Un mois auparavant, un scientifique du nom de Camille Gottschalk, intéressé par les herbes médicinales en forêt comme par les tentatives de greffes d'organes humains, passant non loin de ces combats découvrait à ses pieds le corps gisant. Il avait trouvé là, le cobaye idéal, s'en était emparé et, dans son laboratoire-cuisine s'était occupé de lui sauver la vie tout en lui greffant la maudite main : celle d'un soldat allemand, « un bras quasi entier, velu comme celui d'un père » cousu à l'emplacement du nombril et pendant « tout le long de [sa] panse jusqu'au prélude des

genoux ». Or Gottschalk en avait déjà tué plus d'un, avec ses expériences macabres, et le narrateur comprend qu'il a affaire à un savant fou, qu'il lui faut s'enfuir au plus vite.

« Tous les autres étaient morts sauf moi.

Telle était l'ironie du sort : contrairement à ce que je me répétais, j'avais eu de la chance.

Non d'aboutir entre les serres de Gottschalk... mais d'avoir été préservé de ses plus effarants échecs. Si Dieu néanmoins m'avait fait rebéquer contre ces sinistres statistiques, quel était à présent son projet pour moi ? »

Le narrateur entame un dialogue avec cette main qui lui dira d'elle-même, crayonnant sur une feuille blanche « – *bonjour je m'appelle Hans* ». Hans – qui a sa volonté propre et qui l'impose – le rendra complice de vols et autres actions malhonnêtes, l'emmènera voir des prostituées ou encore, le guidera jusque dans ce petit village reculé d'Allemagne, jusque devant la maison de ses parents allemands qui le croient mort.

« La main fit un geste.

Une cabane plus vétuste que les autres se dressait devant nous, fleurant le chou et le lisier. Je murmurai : « *C'est ici ton vrai chez-toi ? La main peina à acquiescer, tant l'émotion la submergeait. Car la main capable de le regarder dans les yeux a ses propres émotions.* » La main fit un geste.

Alors, tandis que j'approchais de la porte, elle se rangea dans ma poche. »

Les parents reconnaissent le bras de leur fils, et tandis que le père qui n'en revient pas, pétrit la main miraculée, la mère « garrottée par l'émotion », entreprend de « baisoter



Arthur Dreyfus
© David Raynal

celle qui trépidait entre les leurs ». Jusqu'à quand la vie avec un autre en soi est-elle possible ? Dans quelle mesure est-elle supportable ? Voilà donc la grande question : comment supporter ce que nous n'aimons pas en nous, ce que nous cachons, ne maîtrisons pas, sinon en l'approuvant ? Dans cet état flottant, notre héros habité par un corps étranger éprouve la guerre, la vie, le désir. Il rencontre l'amour, mais le perd. Le rythme, chapitre après chapitre, exacerbe les audaces, les excès : l'auteur use de coupes, de tirets, de *Stop* télégraphiques, nous plonge dans un univers décalé, un ton aux tournures choisies, ampoulées ou familières – use de l'argot des soldats dans les tranchées ; la langue est imagée jusque dans ses débordements et même, dans son incongruité qui se rit d'elle-même et va dans tous les sens. Dans son discours lors de la réception du prix Wepler Fondation La Poste, Arthur Dreyfus évoquait une genèse probable de son roman : « *ce moment difficile de révélation de mon homosexualité, autour de mes quinze ans. Moi qui avais l'impression d'être un bon enfant, un bon fils, ai soudain dû faire face à l'accusation de monstruosité acquise, au point de prendre l'habitude de traquer en moi, à chaque instant, toute forme de monstruosité innée. J'ai vécu mon désir comme une main affreuse qui m'avait été greffée de force, qu'on ne pourrait plus me retirer, qui allait détruire ma vie.* » La troisième main d'Arthur Dreyfus n'est pas seulement une métaphore de la pulsion sexuelle, elle incarne, avec sa part de souffrance, de complexité, d'acceptation, aussi bien la main indocile capable d'étrangler un passant que la main douée de création qui permet au narrateur de briller dans une usine de boulons, l'encourage à devenir un grand magicien. Grâce à elle, il dessine joyeusement, joue divinement Bach au piano, désire puis aime malgré sa difformité – d'abord cachée, puis célébrée puis, enfin, ignorée... L'auteur avoue volontiers avoir

écrit avec pour modèles littéraires, *Harry Potter*, *Frankenstein* de Marie Shelley, *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde ou encore, les *Nouvelles* de Marcel Aymé : il a voulu son roman comme un conte fantastique, et qui tient à sa part de magie, de mythologie ou de rêve enfantin. Il est un autre roman et un autre auteur auquel m'a fait penser *La Troisième main* : totalement fantastique, écrit en 1951, *Le Vicomte pourfendu*, d'Italo Calvino : l'histoire de Medardo di Terralba parti combattre contre les Turcs et revenu fendu en deux par un boulet de canon. Chez Medardo di Terralba, la moitié droite avait survécu, laquelle, de retour au château, se montra méchante et vile, tandis que la moitié gauche, réapparue peu après, tout à l'opposé, fut affable et vertueuse – chacune des deux parties agissant pour son propre compte. Entre Paul, le narrateur, et Hans, le « mariage forcé » tient, jusqu'à ce que mort s'ensuive. « La véritable chose ? Peu importe : je serre l'étau sur son poignet et déjà elle ne peut plus bouger – alors enfin elle se débat comme un lion, car elle a compris. Stop. À l'heure de trancher, une question me rend fou : qu'aurais-je fait *sans elle* ? » Ainsi en est-il de *La Troisième main*, journal de bord, carnet de guerre, roman picaresque d'une relation contrariée entre guerre et paix, rivalité et solidarité, mêlant à son insu le « je » et le « nous ». « Je rapproche la scie. Je dénude Hans. Pas besoin de tracé : je sais où couper. J'ai deux mains pour m'aider. Stop. » On va retrouver dans ce roman, les obsessions de l'auteur : son goût pour le mélange des genres, « l'hybridation », sa passion pour la magie qu'il pratique, son rapport à la guerre, son lien avec le caché, le monstrueux. Et si, dans cette épopée fantasque qui ne recule devant rien, apparaît parfois une émotion vraie ou comme une pointe de mélancolie, Arthur Dreyfus renvoie

à ses origines familiales : « j'ai une grand-mère issue du génocide arménien et un grand-père rescapé du génocide juif ». D'où sans doute, par une invraisemblance jouissive et une loufoquerie sans limites, une manière de contrer la tristesse sinon le tragique de l'existence...

*

Arthur Dreyfus La Troisième Main



Éditions P.O.L., août, 2023 496 pages

Mention spéciale du jury du Prix Wepler Fondation La Poste 2023
Prix Transfuge du roman français 2023
Prix Castel 2023
Prix Millepages 2023

Discours des lauréats

Elisa Shua Dusapin et Arthur Dreyfus

Elisa Shua Dusapin,
Le vieil incendie, Éditions Zoé
Prix Wepler Fondation La Poste
2023

D'abord, je remercie le jury, qui honore *Le vieil incendie*, et me donne la joie de m'adresser à vous ce soir. Joie, mais aussi fébrilité. Car j'ai dû écrire ce discours dans le train tout à l'heure, entre le Jura suisse et Paris. Pour moi qui aimerais être capable de transfuser mes ressentis par le silence, dans la lenteur et sans le secours des mots, trouver les bons, en si peu de temps, reste une gageure.

Quand j'étais enfant, j'ai parlé mieux le coréen, la langue de ma mère, que celle de mon père, le français. Mon premier roman, *Hiver à Sokcho*, je l'ai écrit pour tout ce que je n'arrive pas à dire dans ma langue maternelle. Les deux romans qui ont suivi se passent respectivement à Tokyo et Vladivostok, dans cet extrême Orient où la vie m'a menée souvent. Mes personnages y parlent anglais, coréen, japonais, russe. Jamais français. Ce français qui est pourtant la seule langue dans laquelle je me sens capable d'écrire. Elle me constitue, je l'aime. Et je lui en veux d'avoir supplanté l'autre. Pour mes personnages, la parole n'est pas le premier vecteur de communication. Ils doivent se trouver autrement. Par le corps, le dessin, la cuisine... Sans jamais y parvenir vraiment. Après trois romans qui m'ont assignée, à juste titre, à l'Asie, j'ai eu besoin de revenir sur ma terre paternelle, le Périgord, où je suis née. Dans *Le vieil incendie*, j'ai voulu une narratrice pour qui la question des

origines et de la langue, précisément le français, ne serait pas un enjeu.

En fin de compte, Agathe est scénariste à New York, elle adapte Perec pour le cinéma, en anglais. Quant à sa sœur Véra, qu'elle vient retrouver en France pour vider leur maison d'enfance, elle ne parle tout simplement pas : elle est... aphasique.

Je ne choisis pas d'emblée mes sujets. Ils s'imposent au fil de l'écriture, autant qu'ils m'échappent. Comment faire parler un personnage qui ne parle pas ? Comment réunir deux sœurs qui ont été fusionnelles, et que le silence a séparées ? Pourquoi l'aphasie ? Tout au plus, l'écriture fait émerger les questions qui me hantent. Mon éducation entre des langues et des cultures très différentes m'a donné la conscience intime de l'altérité, de l'étrangeté, je les porte en moi. Je les éprouve également en Suisse, avec ses quatre langues nationales, un pays dont le fédéralisme est un défi toujours renouvelé. Là-bas, comme à Paris, une part de moi reste étrangère. Ma langue d'écriture n'est ni le français de mon père, ni celui de la Suisse romande. Elle est un territoire sur lequel je ne cesse de chercher le sentiment de légitimité, car je me méfie du terme d'identité.

Mes livres rencontrent un lectorat dans le monde entier, avec qui j'ai la chance de pouvoir échanger. D'un pays à l'autre, les questions que l'on me pose, leurs modalités sont contrastées. Certaines reviennent. On cherche à savoir pourquoi j'écris, comment je le fais. « Au fond, je ne sais pas. Je n'écris pas avec



Elisa Shua Dusapin
© David Raynal

l'intellect, mais par le corps, avec l'intuition. » Dans ces moments, par mes réponses, je me sens stupide. Et puis, on me dit que l'on s'est senti tout près de mes personnages, de mon monde intérieur qui désormais, s'étend chez d'autres. On s'est reconnu dans la solitude d'Agathe et de Véra, leur quête du lien, la difficulté d'être comprises vraiment. Ces brefs échanges avec les lectrices et les lecteurs donnent un sens inouï à mon travail. J'y pense, dans les moments de doute, de découragement. J'admire le prix Wepler, son indépendance, les nominés qui m'ont entourée, et ses précédents lauréats, dont certains comptent parmi mes modèles en littérature. Un prix créé par Marie-Rose Guarnieri, passeuse de livres à la librairie des Abbesses ; un prix soutenu par la Fondation La Poste, dont la vocation est par excellence de transmettre nos messages ; et par la brasserie Wepler, où l'on célèbre la table, qui est peut-être le premier lien entre les humains : comprenez combien cela fait sens pour moi.

Cher jury, merci.

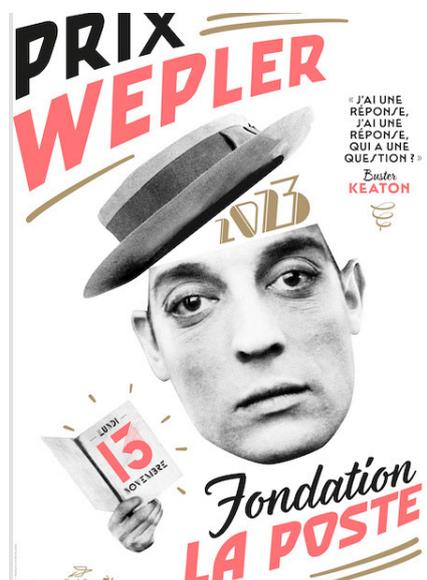
Merci à toutes les personnes qui permettent à mes livres de rayonner. Certaines sont parmi nous ce soir : merci à Virginie Migeotte, grâce à qui je rencontre tant de libraires, merci à Pierre Astier et Laure Pécher, formidables agents pour les droits étrangers, merci à Estelle Roche, attachée de presse tenace et passionnée.

Enfin, encore et encore, merci à Caroline Coutau, mon éditrice chez ZOÉ. Elle a été la première à faire confiance en mon premier manuscrit, envoyé par La Poste (!) quand j'avais vingt-deux ans, et n'aurais jamais osé imaginer que trois romans plus tard, nous fêterions ce moment tous ensemble ce soir.

Elisa Shua Dusapin
13 novembre 2023



Elisa Shua Dusapin et Alfred Dreyfus,
lundi 13 novembre, Brasserie Wepler, Paris.
© David Raynal



Arthur Dreyfus *La Troisième Main*,
Éditions P.O.L.

Mention spéciale du jury du Prix
Wepler Fondation La Poste 2023

Bonsoir à toutes et à tous,

Merci aux membres du jury, à la Fondation La Poste. Merci pour ce prix qui me fait tant plaisir, parce que c'est un prix de libraires, et que sans libraires, il n'y aurait pas de... librairies. Soit l'un des trois lieux – avec un bon restaurant, et les bras de la personne qu'on aime – qui rendent la vie un peu plus supportable. Parce que jusqu'à la fin, je sais qu'il y aura toujours un livre que je n'ai pas encore lu et que j'ai envie de lire. Que jusqu'à la fin, je suis certain de toujours ressortir de n'importe quelle librairie avec un livre en plus de celui que je cherchais. Merci donc au jury, pour son très bon goût : il se trouve que j'ai lu *Le Vieil incendie* d'Elisa Shua Dusapin et que c'est un texte sublime. D'une sensibilité, d'un minimalisme qui donne envie de renaître entre les feuilles et les pierres. Et merci aussi au jury pour sa sélection exigeante : je figurais aux côtés d'auteurs et d'autrices dont le projet littéraire m'a remué. À tel point que je ne m'attendais pas du tout à recevoir ce prix. Il faut dire que, suivant la logique statistique, je pars toujours du principe que pas oui, pour ne pas être déçu du non. Au point, c'est là que ça devient un poil névrotique, d'espérer le non pour donner raison à ma première intuition. Et de m'endormir en pensant, apaisé : *tu l'as pas eu mais t'avais raison*. C'est pourquoi votre prix m'embarrasse. Je ne suis pas sûr de très bien dormir ce soir, mais je vous pardonne.

J'ai parlé de « projet littéraire ». Un syntagme moins sexy que le mot « livre », mais qui précède, pour ma part, toute écriture. Je crois que c'est ce que Marie-Rose appelle « penser le roman ». Je fais partie de ceux qui sentent qu'on ne peut plus écrire des livres exactement comme on le faisait au XIXe siècle, avec des personnages,

des décors, des dialogues qui sonnent quelquefois juste, et rien d'autre. J'ai l'impression que la Seconde Guerre mondiale, que la Shoah, a cassé quelque chose de la fiction. J'ai l'impression que depuis Internet, les iPhones, le tout médiatique, le monde est devenu trop réel. Que nous connaissons trop ses coulisses pour faire comme si de rien n'était, et faire semblant d'y croire. Pourtant j'écris aussi des romans. Alors je pourrais, comme Jean-Pierre Léaud dans *La Maman et la Putain*, défendre le droit de se contredire, auquel je crois beaucoup. Mais je n'ai pas le sentiment d'être si contradictoire. Car quand je dis « des romans avec des personnages, des décors, des dialogues, et rien d'autre », tout est dans le rien d'autre. C'est-à-dire le style, l'angle, l'axe ; et dans le même geste, comme un palimpseste, ou une extrusion en 3D, le pourquoi de cet angle, de cet axe ; de ce style. Je dois trouver le jeu. Comme tout le monde, j'ai souvent « de super idées d'histoires » mais je ne me lance qu'à la condition de pouvoir envisager, pour cette histoire, un véhicule adapté. Véhicule qui, le plus souvent n'existe pas, sinon ce ne serait pas drôle, et qu'il faut donc construire. C'est le côté Elon Musk de l'écriture. En moins polluant. Et je n'appellerais pas mon enfant X. Ou Y. Ni d'ailleurs B.

Pour revenir à *La Troisième Main*, qui commence en 1914 et s'achève en 1934, je crois avoir écrit non pas comme, mais avec, sur mon épaule, les regards en coin de Marie Shelley, d'Oscar Wilde, de Marcel Aymé, de Cocteau, de Charles Trenet. Pour le dire autrement, je me suis amusé à inventer un roman des années 1920 depuis les années 2020, comme une sorte d'hommage à une époque où le vrai et le faux, le sain et le monstrueux, constituaient encore des principes fondateurs. La dernière époque peut-être, où la magie, la mythologie, le rêve, tenaient encore bon contre les assauts du tout-savoir, du tout-expliquer, du



Arthur Dreyfus
© David Raynal

tout-maîtriser, avec cette part de joie imputrescible, qui savait qu'en chaque adulte se promènent encore un, ou plusieurs enfants. Comme un hommage, enfin, à ces merveilleuses plages d'absorption livresque de ma vie de petit Arthur, où le monde disparaissait quelques heures grâce à une histoire. M'approcher un peu de ce petit miracle, avec les moyens de mon temps et un sourire affectueux vers le passé, voilà ce que j'ai essayé de faire.

D'où est née l'idée d'une troisième main monstrueuse, attachée au corps d'un jeune garçon ? Sans doute du moment difficile de révélation de mon homosexualité, autour de mes quinze ans. Moi qui avais l'impression d'être un bon enfant, un bon fils, ai soudain dû faire face à l'accusation de monstruosité acquise, au point de prendre l'habitude de traquer en moi, à chaque instant, toute forme de monstruosité innée. J'ai vécu mon désir comme une main affreuse qui m'avait été greffée de force, qu'on ne pourrait plus me retirer, qui allait détruire ma vie. Et j'ai mis vingt ans à me défaire (un tout petit peu) de cette idée. En acceptant d'abord que cette main, avec sa part de complexité et de douleur, était aussi une main de création : la troisième main de Paul, le héros de mon roman,

dessine magnifiquement, joue Bach comme personne au piano, et lui permettra de devenir un grand magicien. En m'apercevant ensuite que le sexe, c'est compliqué pour tout le monde. Et enfin, qu'au-delà du sexe, nous avons tous des raisons de nous trouver monstrueux. Je crois que c'est ça, la question de mon livre : que faire de ce que nous n'aimons pas en nous, et que nous ne maîtrisons pas – que nous cachons sous des étoffes de textile, de lois et de langage...? La réponse à cette question est simple en définitive : vivre avec. Savoir parler, comme disait ma grand-mère, le langage de l'ennemi. Savoir que cette part est là. Ne pas la sacraliser. Ni l'ignorer. Garder avec elle des relations cordiales, comme avec un voisin chez qui on n'est jamais allé. Mais savoir se plaindre quand le voisin fait trop de bruit. Et ne pas oublier que ce voisin est avant tout un type assez con, qui a des goûts musicaux ridicules, et ne mérite pas qu'on se pourrisse la vie pour lui.

J'aime bien les métaphores. Elles ont l'avantage de formuler d'une façon neuve des choses anciennes, et quelquefois de faire sourire l'âme ; ce qui est toujours une victoire contre le désespoir obligatoire. Même si faire sourire l'âme n'est pas du goût de tous. Fénelon, par exemple, qui n'était pas un grand marrant, n'aurait pas mis 5 étoiles à mon roman sur Amazon. En 1716, dans son *Traité sur la comédie*, ce précepteur catholique clashait, comme on dit aujourd'hui, notre cher Poquelin, outré par sa décadence. « Un autre défaut de Molière, écrit Fénelon, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Platon et les autres Législateurs de l'Antiquité païenne n'auraient jamais admis dans leurs Républiques un tel jeu sur les mœurs. » Et plus loin, cette seconde désapprobation par anticipation de mon roman : « Quoiqu'on doive marquer chaque

passion dans son plus fort degré, et par ses traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi je soutiens contre Molière qu'un avare, qui n'est point fou, ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé. »

Je ne peux pas, pour conclure, oublier la date qui nous réunit ce soir. Le 13 novembre 2015, j'assistais au Centre Wallonie-Bruxelles à une lecture du poète William Cliff. Au même moment, des hommes croyant servir Dieu se sont arrêtés devant des terrasses, sont entrés dans une salle de concert, et ont tiré sur tout ce qui vivait. Freud place l'agressivité, désignée chez lui dans un sens très large, comme le principal ennemi de la civilisation. « Le premier homme, écrit-il, à jeter une insulte plutôt qu'une pierre est le fondateur de la civilisation. » Je mentionnais plus tôt cette part obscure, ancrée en soi, dont nous sommes souvent la première victime. [Et quitte à choisir, c'est vrai qu'il est toujours plus poli de se détruire soi-même que de détruire les autres ; qui s'en chargent parfaitement tout seuls.] Mais cette troisième main primitive, primitivement agressive, existe à l'échelle des peuples, et s'accroche à tous les prétextes pour sortir de sa cache. La religion, la politique, les idées reçues sont d'excellents prétextes. Mon livre se passe pendant la guerre – cette chose poussiéreuse dont parlaient nos grands-parents et que notre génération croyait impensable. Ce mot passé de mode, qui ressurgit sur notre continent, et partout ailleurs, qui nous divise. Là encore, que pouvons-nous faire ? À notre niveau, pas grand-chose d'autre que d'actualiser la phrase de Freud : « Le premier homme à jeter une insulte plutôt qu'une pierre est le fondateur de la civilisation. » Nous pouvons perpétuer la civilisation. En nous parlant, en écrivant, en nous écoutant plutôt qu'en nous insultant. En privilégiant toujours, quel que

soit le camp, les idées qui vont vers la vie et l'espoir, contre celles qui, pour satisfaire une troisième main vorace, ne professent que la haine. Cette haine toujours sûre d'elle, dont la devise pourrait être celle de Buster Keaton : « J'ai une réponse, j'ai une réponse, qui a une question ? » Personnellement, j'ai beaucoup de mal à essentialiser l'autre comme un ennemi, car je vois d'abord sa troisième main, et aussitôt, je me dis que nous sommes plutôt frères de galère. Donc frères avant tout.

Dernière chose. Je voudrais remercier toute l'équipe de mon éditeur, Antonie, Vibeke, Mélie, Shannon, Victoire, Tess, Darya, Lou, Jean-Paul Hirsch et Frédéric Boyer qui, tous ensemble, donnent une couleur si particulière aux livres P.O.L. Et savent faire croire aux auteurs qu'ils continueront de les aimer même s'ils n'obtiennent aucun prix.

Et je profite de cette tribune pour adresser un message à la brasserie Wepler (merci de nous accueillir). Il y a six ou sept mois à peu près, j'ai mangé une choucroute de la mer, et oublié mon parapluie à l'accueil. Si par hasard vous l'aviez trouvé ? C'est un parapluie noir, tout simple, vous le reconnaîtrez sans peine. Merci beaucoup.

Arthur Dreyfus
13 novembre 2023

*

Épistolaire n°49

Ces méchantes lettres

Par Gaëlle Obiégly

L'œil averti d'*Épistolaire* scrute les « méchantes lettres ». L'exploration des facettes de la méchanceté dans la correspondance constitue le cœur du numéro 49 de la revue. À travers différentes époques, du XVIIe siècle au XXIe siècle, ce dossier explore comment le genre de la correspondance, du lien amical et affectif, peut devenir le vecteur de la détérioration voire de la destruction des relations humaines.

La méchanceté, définie comme l'aptitude à causer du tort ou de la peine, trouve sa place dans les échanges épistolaires, comme en témoignent les menaces, les insultes, les propos inconvenants et les portraits injurieux retracés dans les correspondances publiées. L'article inaugural, signé par Geneviève de Viveiros et Karin Schwerdtner, scrute la méchanceté dans le discours, explorant ses manifestations, ses intentions et ses fins, en considérant toute lettre perturbatrice ou décevante comme une potentielle « lettre méchante ».

Une attention particulière est portée à l'expression « méchante lettre », déjà utilisée au temps de Madame de Sévigné, qui se désole de la concision de certaines réponses et les qualifie, pour cette raison, de « méchantes ». Nathalie Freidel approfondit ce paradoxe en révélant comment la grande dame de la correspondance d'amour au XVIIe siècle manie le terme « méchante lettre ». Ces missives, qui n'ont pas vocation à être publiées, deviennent le terrain de règlements de compte. Une lumière inattendue est ainsi jetée sur les liens entre méchanceté et

amitié. Au XXe siècle, l'échange de lettres entre Godard et Truffaut témoigne de cette contradiction. L'étude des « méchantes lettres » souligne également comment la méchanceté peut revêtir des nuances, parfois synonyme de tristesse chez Mme de Sévigné, évoquant un état mélancolique plus qu'une malveillance intentionnelle. Le jeu entre la tristesse, la mauvaise humeur et l'ennui signale une forme de mélancolie. Cela révèle la complexité de la méchanceté aussi bien de visu que dans ce type d'écrits.

L'article de Béatrice Vernier explore comment la méchanceté s'exprime dans la correspondance de Paul Gauguin et son épouse Mette Gad Gauguin. Le couple, confronté à des conflits incessants sur des visions du monde opposées, offre un exemple des tensions et méchancetés qui peuvent se glisser dans les échanges épistolaires. L'article s'appuie sur les soixante-dix-sept lettres publiées dans le livre *Lettres à sa femme et à ses amis*. D'où vient de telles méchancetés entre les époux ? Gauguin a souhaité devenir peintre à plein temps ; il a démissionné de son emploi de commis chez un agent de change. Sa vie familiale s'en trouve bouleversée. Le couple fait face à des difficultés matérielles, à la misère, car la peinture ne se vend pas. Le couple se sépare. Ils maintiennent leur lien conjugal par un échange de lettres acrimonieuses. En moyenne, ils s'écrivent six fois par an pour se faire des reproches. L'auteur de cet article s'emploie à montrer que les remontrances de Gauguin trouvent leur origine dans ce qu'il considère comme une injustice :



l'humiliation d'avoir été rejetée par sa belle-famille, l'amertume d'un travail que nul n'achète et surtout le refus de Mette de se joindre à lui tant que le travail n'est pas lucratif. Par le biais des lettres, c'est-à-dire à l'abri des regards, Gauguin exprime ses frustrations professionnelles et personnelles. Convaincu de la pertinence de son travail, il s'y investit énormément. Ce qui l'amène à s'exiler, à s'éloigner de sa famille. Cette distance alimente le geste épistolier du couple Gauguin. Et l'on voit l'intransigeance et la grande sensibilité du peintre mises au service de son esthétique. Ceci est au détriment de sa relation avec Mette puisqu'il s'adresse à elle le plus souvent avec méchanceté. Louise Michel, victime d'un attentat, essaie, selon certaines lettres, de pardonner à son agresseur. Sa démarche, paradoxalement, met en lumière une autre facette de la méchanceté, cette fois dans une correspondance du XIXe siècle. Ses exploits politiques ont oblitéré son écriture. L'étude de sa correspondance est l'occasion d'explorer la poétique de celle que ses partisans appelaient « la bonne Louise ». Les lettres auxquelles s'intéresse Valérie Narayana suivent l'attentat dont fut victime Louise Michel en 1888 au Havre. La méchanceté qui caractérise ces lettres tient à ce contexte. La communarde correspond alors avec la famille de celui qui lui a tiré une balle dans la tête. Les lettres sont publiques. Elles se retrouvent dans la presse. La poétique de ces écrits a bien sûr à voir avec les circonstances. En effet, il s'agit pour l'autrice de la méchante lettre d'alimenter un débat autour de l'attentat. Mais aussi, insistant pour que son agresseur soit pardonné, Louise Michel affiche une abnégation maline. Son discours magnanime construit malicieusement une image de sainte. La méchanceté observée dans ces lettres coïncide avec la définition du vocable dans *Le Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, siècle auquel appartient Louise Michel. À cette époque, la méchanceté est ainsi caractérisée : « malicieux, malin,

mordant, qui dit, fait, exprime des malices. » L'article sur les méchantes lettres de la « bonne Louise » est l'occasion de réfléchir au croisement entre le privé et le public. Les propriétés de la lettre intime sont utilisées à des fins publiques et servent une prise de parole à un niveau collectif. De même, l'Affaire Dreyfus, exposée par Zola dans « J'accuse... ! », illustre comment une lettre ouverte peut déclencher des réponses passionnées et parfois malveillantes. Zola, à la suite de sa lettre ouverte, en a reçu 5000 liées à l'Affaire Dreyfus. La plupart expriment leur soutien et leur admiration mais il s'y trouve aussi en nombre des « méchantes lettres ». Jusqu'alors les chercheurs se sont surtout intéressés aux bonnes lettres, tandis que Geneviève de Viveiros se penche sur les lettres calomniant et condamnant l'auteur de « J'accuse... ! » L'attaque des anti-dreyfusards porte autant sur l'Affaire que sur l'esthétique représentée par Zola. La fiction naturaliste devient, dans ces missives anonymes, objet de haine. On y trouve des références à des textes publiés, on y retrouve des formulations d'articles de journaux. Il est notable que l'intertextualité est une caractéristique des méchantes lettres dans la mesure où elles reprennent, citent les lieux communs de la critique négative des œuvres de Zola. Ceci afin de l'insulter par tous les moyens. Cette partie mauvaise de la correspondance passive de Zola vise à le faire changer d'opinion. On lira dans cet article une analyse passionnante de la stylistique de la méchanceté à travers des réponses à la lettre ouverte de Zola. Le numéro 49 d'*Épistolaire* offre une plongée dans les méandres des « méchantes lettres », explorant leurs différentes manifestations à travers les siècles et mettant en lumière la complexité des relations humaines par le prisme de la correspondance.

Pour finir ce panorama, signalons l'article de Philippe de Vita consacré aux lettres venimeuses de Godard et Truffaut. Leur amitié aura été tailladée par un échange

de lettres. Godard regrette leur amitié. Et leur affection, tout comme leur guerre, il l'impute à leur passion commune. Le ton polémique de leurs lettres serait la marque ultime de leur lien cinématographique. Et, selon lui encore, le cinglant échange de lettres tient au désespoir que le cinéma ait perdu sa magie. Cette disparition les aurait rendus l'un et l'autre dans leurs paroles.

*



Geneviève Haroche-Bouzinac, professeur émérite à l'université d'Orléans et spécialiste des correspondances, dirige la revue *Épistolaire*. Elle vient de publier chez **Flammarion** une biographie de Madame de Sévigné.

Épistolaire N°49

Ces méchantes lettres

Librairie Honoré Champion,
2023, 358 pages.

<http://www.epistolaire.org/revues/revue-n-49-2023/>

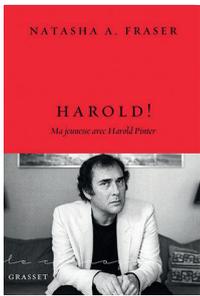
avec le soutien de



Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

Récits



Natasha A. Fraser

Harold !

Ma jeunesse avec Harold Pinter

Traduction de l'anglais François Rosso. Harold Pinter est entré dans la vie de Natasha A. Fraser l'année de ses douze ans. D'emblée, elle a aimé cet homme, la sincérité de son intérêt pour elle. En 1975, sa mère, la fameuse historienne et biographe Antonia Fraser, quitte Hugh Fraser, son mari et député conservateur aux Communes, avec qui elle formait un couple très en vue. Entre l'aristocrate à

l'éducation protestante et le dramaturge juif, fils de tailleur, issu d'un quartier populaire de l'East London, c'est l'amour fou. Harold Pinter est alors au sommet de sa gloire. Directeur associé du National Theater, auteur encensé à Broadway, il vient d'achever le scénario du *Dernier Nabab* (1976) d'Elia Kazan. La haute société britannique s'offusque de cette union, les tabloïds se déchaînent. L'écrivaine s'est concentrée sur les dix premières années de son quotidien avec le prix Nobel de littérature 2005. Au contact de son beau-père, l'adolescente découvre le théâtre et le milieu artistique. Avec lui, la vie est synonyme de gaieté et de fantaisie. Elle se souvient de son élégance décontractée dans son peignoir en éponge ou ses pulls et pantalons noirs, de sa Mercedes décapotable gris argent, des stylos verts Pentel et des grandes feuilles de bloc-notes couleur paille qu'il utilisait pour écrire. Malgré un caractère explosif, surtout en matière de politique, lui qui avait le cœur résolument ancré à gauche, c'était un être d'une grande intégrité, d'une tendresse et d'une générosité infinies. « Autour de lui, les sentiments et les émotions qu'on éprouvait personne et personne n'était humilié. » S'il avait la dent dure contre les politiques, il admirait les créatifs et les acteurs. Peu importait l'origine sociale, à ses yeux seules primaient l'intelligence et l'humanité. Il chérissait ses amitiés stimulantes avec Beckett, Eric Kahanne, son traducteur français, Tom Stoppard, Joseph Losey ou Mike Nichols. Il avait la passion de son métier et de la vie, et c'est cette part intime de ce génie littéraire du XXe siècle que nous dévoile Natasha A. Fraser. Éd. Grasset, 256 p., 22 €. **Élisabeth Miso**

Essais



Siri Hustvedt

Mères, pères et autres

Traduction de l'anglais (États-Unis) Frédéric Joly. « Personne, aucun corps n'est fermé. Nous sommes des êtres ouverts sur l'extérieur, vivant parmi les autres et dépendant d'eux. Nous sommes tous nés du corps de quelqu'un. Aucun discours, aucune discipline de la pureté, aucun mur, aucun garde-barrière ni colosse quelconque ne changera quoi que ce soit aux vérités du mélange et du changement.

» Avec son nouveau recueil d'essais, Siri Hustvedt bouscule comme à son habitude les préjugés et les diktats sociaux, interroge inlassablement notre perception du monde et les dangers que nous encourageons à ériger des frontières géographiques, physiques ou mentales. Qu'elle parle de création, de mémoire mouvante, de liens familiaux ou de patriarcat, on reconnaîtra ici sa pensée décloisonnée, son vagabondage intellectuel d'une discipline à l'autre. De livre en livre, elle tisse un réseau de réflexions aussi bien nourri de littérature, de philosophie, de psychanalyse, de neurosciences que d'histoire de l'art. À la lumière de sa conscience féministe, elle sonde « la camisole de force culturelle » qu'est la maternité dans nos sociétés occidentales. Depuis la Grèce antique, les stéréotypes sexuels définissent l'ordre des choses : le corps et les émotions sont du domaine féminin, l'esprit, la raison et la culture sont des attributs masculins. Une misogynie, qu'elle a pu notamment observer lors d'interviews qui minimisaient systématiquement son apport d'écrivaine. La question de la maternité est pour elle un miroir révélateur de la domination masculine et des injonctions sociales faites aux femmes. Elle se tourne vers sa propre histoire familiale, ses racines norvégiennes, et rend hommage à sa grand-mère paternelle et à sa mère qu'elle adorait. Siri Hustvedt convoque aussi d'autres mères spirituelles qui l'accompagnent comme Jane Austen, Emily Brontë ou Louise Bourgeois, dont les sculptures ont « fait se mêler le corps, l'esprit et le monde en gommant les frontières qui les séparent ». Par l'exploration des réalités complexes que suppose toute expérience humaine, ces femmes créatrices ont eu un impact décisif sur sa manière d'appréhender l'existence, les interactions humaines et l'art. Éd. Actes Sud, 384 p., 24,50 €. **Élisabeth Miso**

Mémoires



Frederika Amalia Finkelstein Aimer sans savoir, être sans comprendre.

« La fenêtre de la chambre s'ouvre sur Buenos Aires. Printemps floral et humide. Je suis couchée, mon cœur est lent, je n'ai pas confiance en ce cœur, le pouls semble détaché de l'organe. » Distillant sa mélancolie et son mal de vivre, ainsi s'ouvre le roman, que l'auteure définit plus largement comme *une fiction, une errance, un rêve, un poème*. À l'âge de vingt-trois ans, Frederika Amalia Finkelstein signait un premier roman tourmenté avec le monologue d'une

jeune femme d'aujourd'hui habitée par la Shoah : son héroïne déambulait la nuit dans les rues de Paris, pour oublier. Neuf ans plus tard, avec un troisième roman, l'auteure creuse, dans les mêmes thèmes, les mêmes obsessions : le temps, la mémoire, la déambulation, l'oubli. La narratrice se réveille un matin de printemps dans une chambre d'où le lever difficile fait émerger les images de l'enfance et de l'Argentine. Dans la ville, c'est jour de deuil national pour le peuple : son footballeur vénéré, Diego Maradona, vient de mourir. Ce déchirement, l'auteure le ressent dans son corps, née avec une histoire dont elle ne peut se départir : le souvenir de son grand-père paternel fuyant la Pologne et « la montée du poison antisémite », pour l'Argentine, avec son fils, à la fin des années 1920 ; l'exil de sa mère en France où elle trouve refuge en 1981, afin de fuir la terrible dictature militaire responsable de la mort ou de la disparition, et de l'exil de millions d'Argentins. Sur les traces de sa construction identitaire, l'auteure interroge une nouvelle fois le mystère de ses origines et son lien fort à l'Argentine, le pays de sa mère, *son pays*. Les époques se superposent, elle voit resurgir les fantômes de la solitude, son tout jeune premier amour, la maison d'enfance à Miramar, au sud de Buenos Aires, les violences du monde... Elle questionne la pulsion de mort et le tragique, et cette force qui la pousse à maintenir l'espoir, la soif. Éd. L'Arpenteur, Gallimard, 133 p., 16 €. [Corinne Amar](#)

Biographies



Guy Boley À ma sœur et unique

La jeunesse de Friedrich Nietzsche (1844-1900), génie précoce, eut pour cadre un univers féminin, celui de sa mère Franziska et de sa sœur, Elisabeth, de ses tantes et grands-mères, ayant perdu son père, pasteur, à l'âge de cinq ans. L'auteur revient ici sur les relations d'amour et d'emprise qui unirent Nietzsche devenu fou à sa sœur cadette de deux ans, Elisabeth Förster-Nietzsche (1846-1935). Elle vénéra son frère dès ses jeunes

années, fut sa première lectrice, admiratrice ; plus tard, prit soin de son ménage à Bâle, fut près de lui, lorsqu'il tomba malade. Ils commencèrent probablement à s'éloigner l'un de l'autre, autour de 1878, quand Nietzsche, souffrant alors de violentes douleurs physiques et morales, fit paraître *Humain trop humain* qu'elle trouva anti-chrétien. Si elle œuvra à la notoriété de son frère, philosophe, professeur, penseur, poète, elle le fit à son profit par-dessus tout, d'ambitieuse et d'opportuniste. Autoritaire, elle écarta Lou Andreas-Salomé dont Nietzsche était très amoureux, et en 1885, au grand désespoir de Nietzsche, elle épousait un journaliste antisémite, Bernhard Förster, proche de Richard Wagner. Le couple envisagea de fonder une colonie de pure race aryenne au Paraguay et de faire fortune. Lisbeth revint veuve et ruinée de la colonie *Nueva Germania*, et saisit alors l'immense potentiel de la notoriété de son frère, alité dans un déclin mental et physique des plus graves. « Depuis qu'elle a perdu son trône là-bas, au Paraguay, elle n'a qu'une seule idée : le reconquérir, mais en plus beau, plus haut, plus grand, plus noble. Son nouveau royaume : les écrits de son frère. Si elle ne comprend rien à la philosophie, elle a tout bien saisi du manie- ment des êtres. » Ainsi, se dévoile celle qu'on pensa aimante et dévouée, et qui fut au fond, une antisémite virulente, vénale, possessive, qui éloigna de son frère sa mère, ses amis les plus proches, et fut d'autant plus dangereuse qu'elle trahit, spolia les écrits et la pensée nietzschéenne. Éd. Grasset, 450 p., 24 €. [Corinne Amar](#)



Geneviève Haroche-Bouzinac, Madame de Sévigné. Née en 1626, sous le règne de Louis XIII, la marquise de Sévigné côtoie les Grands de son temps : Louis XIV et madame de Maintenon, Fouquet, Turenne et Condé, La Rochefoucauld et madame de Lafayette. Célèbre comme chroniqueuse de la Cour, elle est devenue le modèle de l'écriture à la française. Son style naturel et alerte, son sens de l'observation ont fait de sa correspondance l'un des premiers témoignages sur le Grand Siècle. Derrière cette image, une autre femme mérite d'être découverte : l'orpheline heureuse, la jeune veuve qui affronte l'adversité dans une France belliqueuse, où règne la violence des duels et de la Fronde, la femme séduisante à la conversation espiègle, qui s'entoure des meilleurs écrivains, la tendre mère et la voyageuse intrépide, qui sillonne les routes entre Paris, la Bretagne et la Provence. Dans cette biographie attachante, Geneviève Haroche-Bouzinac dépeint madame de Sévigné et son monde, nous plonge dans son univers, au plus près de son entourage et de ses habitudes de vie. C'est dans ce mouvement du quotidien que se dessine la liberté de ses choix. « Précieuse » au sens où elle se donne du prix, elle participe au mouvement d'émancipation des femmes par la culture. De lettre en lettre, jouant avec les conven- tions, elle découvre à ses destinataires un moi en devenir, à un moment où l'identité féminine est en voie d'élaboration.

Geneviève Haroche-Bouzinac, professeur émérite à l'université d'Orléans, est l'auteure de biographies remarquées, qui lui ont valu de nombreux prix. Son dernier ouvrage *Louise de Vilmorin* a été couronné du Grand prix de la biographie de l'Académie française en 2020. Spécialiste des correspondances, elle dirige la revue *Épistolaire*. Éd. Flammarion, 604 p., 26 €. [Présentation de l'éditeur](#)

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Prix littéraires



Marie Bonaparte – Sigmund Freud
Correspondance intégrale : 1925-1939,
Édition de Remy Amouroux,
traduction de Olivier Mannoni,
Éditions Flammarion

Prix Sévigné 2023
Le prix Sévigné 2023 sera remis le 9 janvier 2024
Dans les salons de Sothby's, Paris

Le jury a délibéré le 11 décembre 2023.
Trois ouvrages étaient en lice :

Alberto Moravia, *Quand tu viendras, je serai presque heureux*
Lettres à Elsa Morante, réunies et préfacées par Alessandra Grandelis,
traduites et postfacées par René de Ceccatty, Bouquins littérature

Marie Bonaparte – Sigmund Freud, *Correspondance intégrale : 1925-1939*,
Édition de Remy Amouroux, traduction de Olivier Mannoni, Flammarion

Francis Ponge – Jean Tardieu, *Correspondance : 1941-1944*,
Édition présentée et éditée par Delphine Hautois, Gallimard



Le prix Sévigné 2023 revient à :

Remy Amouroux

pour l'appareil critique de la *Correspondance intégrale* de Marie Bonaparte et Sigmund Freud. Éditions Flammarion. Traduction de Olivier Mannoni.
(la publication a été soutenue par la Fondation La Poste.)

[Lire l'article de Gaëlle Obiégly, octobre 2022](#)

« La correspondance entre Marie Bonaparte et Sigmund Freud fait partie des rares documents majeurs encore méconnus. Marie Bonaparte a précieusement conservé les lettres de Freud et récupéré les siennes après son décès, en y ajoutant même celles qu'elle ne lui avait pas envoyées. Notamment la dernière, écrite le jour de la mort de Freud survenue le 23 septembre 1939. Déposées en 1964 par l'intermédiaire d'Anna Freud à la bibliothèque du Congrès de Washington, aux États-

Unis, ces lettres ont depuis longtemps suscité le plus vif intérêt mais personne n'avait pu les consulter puisqu'elles étaient réservées de communication jusqu'en 2020. Il s'agit de l'une des plus volumineuses et des plus denses correspondances que Freud ait entretenues. Près de mille lettres, écrites en allemand pour Freud, en français puis en allemand pour Bonaparte, ont été échangées. »

Attribué tous les ans, le Prix Sévigné couronne la publication d'une correspondance inédite. Le Festival de la Correspondance de Grignan est partenaire du Prix Sévigné.

Le Prix Sévigné 2022 a été attribué à **Bernard Bastide pour François Truffaut, *Correspondance avec des écrivains, 1948-1984*, Gallimard**

Les membres du jury :

- Claude ARNAUD · Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS · MANUEL CARCASSONNE · Jean-Paul CLEMENT · Charles DANTZIG, · Natalie DAVID-WEILL · Anne de LACRETELLE, Présidente Fondatrice · Marc LAMBRON, de l'Académie française · Gilbert MOREAU · Christophe ONO-DIT-BIOT · Daniel RONDEAU, de l'Académie française · Anne-Marie SPRINGER

Prix des Postiers Écrivains



Prix des Postiers Écrivains 2024 Le lauréat du prix sera connu en janvier lors de la cérémonie des vœux du Groupe La Poste

La Fondation passera commande de quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage distingué et en assurera la promotion interne et externe.

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du prix des Postiers Écrivains. Voulu par le Président du Groupe et imaginé par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un agent ou un salarié du Groupe. Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur.

Le Prix des Postiers écrivains, créé en 2015, s'inscrit dans le soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis plus de 25 ans en tant que partenaire principal du Prix Wepler-Fondation La Poste, du Prix Sévigné, du Prix Clara et du Prix Vendredi, et en tant qu'organisatrice depuis 2015, du Prix « Envoyé par La Poste ». Il met en avant le remarquable potentiel de contribution des postières et postiers, au-delà de l'exercice par chacun de son métier, à la création, à la circulation des idées et à la vie littéraire de notre pays.

Le prix des Postiers Écrivains 2023 a été remis à **Christian Penot pour *La Meute. Histoire de la Gestapo à Limoges*, Éditions La Geste ([FloriLettres n° 237, février 2023](#))**

Bourses de voyage



[Préparer mon projet](#)

Bourses de voyage Zellidja. Dépôt des dossiers du 1er novembre 2023 au 14 février 2024

Le projet vise à l'éducation et à l'autonomie des jeunes par le voyage en solitaire tout en répondant à leurs attentes et aspirations, et à encourager leur engagement personnel. Le/la candidat (e) au voyage choisit seul(e) son sujet et son pays de destination. À son retour, il s'engage à rendre un carnet de comptes, un journal de route et un rapport d'étude, ce qui l'oblige à recueillir, structurer et restituer une information très vaste et à gérer un budget contraint. Le projet vise également à soutenir l'écriture.

À l'issue de deux voyages, les jeunes se voient décernés par le jury national le titre de lauréat, et certains un prix spécifique, remis lors d'une cérémonie annuelle.

Ainsi la Fondation La Poste attribue-t-elle le Prix d'écriture.

Le dépôt de projets Zellidja pour un voyage en 2024 est ouvert depuis le 1er novembre 2023 et jusqu'au 14 février 2024 à minuit.

Comment déposer mon projet ?

Le dépôt des projets se fait en ligne sur le site www.zellidja.com. Il faut créer un compte dans l'onglet « candidater » du site, puis se rendre dans « dépôt de projet » dans le menu de droite.

Le règlement des bourses Zellidja est disponible dans le menu de droite. Il doit être lu et signé en ligne pour valider le dépôt du projet.

*

À tous,
bonne lecture
et belles fêtes de fin d'année !

L'équipe de
FloriLettres et de la Fondation La Poste





Les livres publiés avec le soutien de la Fondation La Poste en 2023

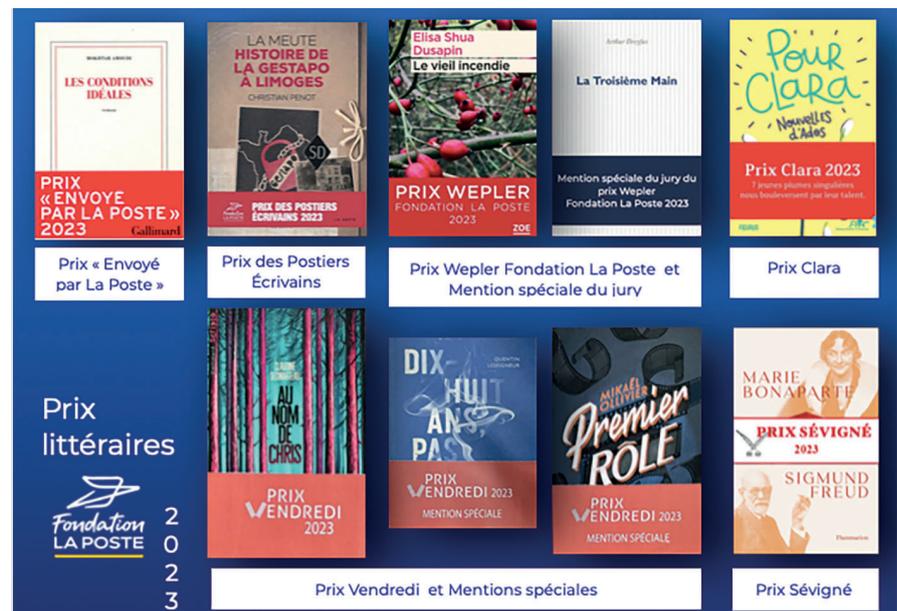
La Fondation La Poste apporte son aide aux éditeurs en soutenant la publication de correspondances et d'ouvrages qui valorisent la lettre.



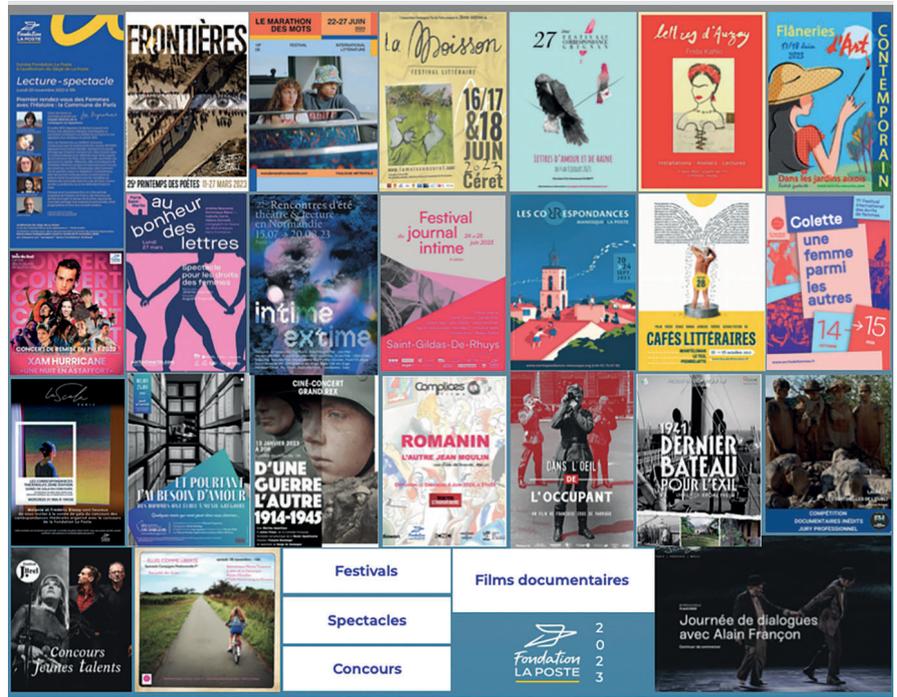
Les livres primés en 2023

La Fondation La Poste a créé le Prix des Postiers écrivains en 2015 et organise depuis 2015 également, le Prix « Envoyé par La Poste ».

Elle est le partenaire principal du Prix Wepler-Fondation La Poste, du Prix Sévigné, du Prix Clara et du Prix Vendredi.



Les manifestations soutenues par la Fondation en 2023
La Fondation La Poste s'associe aux manifestations qui mettent en valeur les correspondances en faisant résonner les textes avec d'autres formes de créations. Elle encourage des jeunes talents associant l'écriture des textes à la musique.



- <https://fondationlaposte.org/projets-culturels/correspondances>
- <https://fondationlaposte.org/projets-culturels/prix-litteraires>
- <https://fondationlaposte.org/projets-culturels/manifestations>
- <https://fondationlaposte.org/projets-culturels/ecritures-en-mouvement>

Actions Solidaires en 2023

Quelques-uns des principaux partenariats de la Fondation La Poste en 2023

Zellidja : Bourses pour encourager les voyages et carnets de voyage chez les jeunes de 16 à 20 ans.

Lecture Jeunesse : Étude sur l'écriture des adolescents en partenariat avec l'association Lecture Jeunesse.

Transcriptio : Soutien à Transcriptio pour faciliter la lecture et l'écriture des déficients visuels.

Petits Champions de la Lecture : Concours de lecture à voix haute pour les CM1 et CM2.

Le Livrodrome : Parc d'attraction littéraire pour les adolescents, fusionnant divertissement et littérature.

Lire pour en Sortir : Ateliers d'écriture et de lecture en prison pour la réinsertion des détenus.

Dictée Géante : Événement autour d'une dictée rassemblant des milliers de participants dans le Doubs (25).

Semaine de la Poésie : Festival littéraire favorisant les rencontres entre poètes contemporains et divers publics.

Sport dans la Ville : Programme de soutien scolaire pour les jeunes des quartiers en difficulté.

La Fondation La Poste a ainsi démontré son engagement en faveur de l'éducation, de la culture, et de l'inclusion sociale tout au long de l'année 2023. Ces actions solidaires témoignent de sa volonté de contribuer à un avenir meilleur.

<https://fondationlaposte.org/projets-solidaires>

Manifestations du Musée de La Poste

MUSÉE DE LA POSTE

Expositions



Teaser de l'exposition

Mêlant histoire, ethnologie et art contemporain, la nouvelle exposition du Musée de La Poste vous invite à découvrir la carte postale dans un éblouissant voyage en recto-verso. Laissez-vous gagner par le charme de cette exploration érudite, populaire et joyeuse !

« Nouvelles du paradis - La carte postale de vacances »

Jusqu'au 18 mars 2024

Musée de La Poste, Paris 15e

Si chacun a une histoire avec la carte postale, la connaissons-nous vraiment ? L'exposition offre pour la première fois aux visiteurs l'opportunité d'appréhender la carte postale sous tous ses aspects, à tous les stades de son existence :

1. Objet visuel : la fabrique du regard touristique

Depuis la fin du XIXe siècle, la carte postale joue un rôle clef dans la mise en images des territoires. Elle deviendra un rituel vacancier avec l'essor des congés payés et du tourisme de masse.

2. Objet économique : l'essor d'une industrie

Soumis à une concurrence de plus en plus rude, les éditeurs de cartes postales, véritables entrepreneurs de l'image, convoitent les sites touristiques fréquentés, amendant sans cesse leurs collections pour qu'elles coïncident au mieux avec les goûts changeants des consommateurs, retouchant au besoin les photos pour, par exemple, ajouter un ciel bleu azur au point de vue « idéal ». En parallèle, ils développent de nouvelles stratégies publicitaires en créant une large variété de supports de promotion, présentés ici au public.

3. Objet de correspondance : l'émergence d'un rituel

Lors de l'apparition de la carte postale dans l'Europe des années 1870, dévoiler dans la sphère publique une correspondance associée à l'intimité fait débat. Progressivement, ses utilisateurs qui évaluent l'intérêt de ce support peu coûteux et illustré, s'adaptent et inventent de nouvelles formes d'écriture, allant de la simple marque d'affection à la rédaction du récit condensé en quelques lignes.

4. Objet de collection : une postérité inattendue

En plus de contribuer au lien social, la carte postale se veut support de documentation pour les amateurs de traditions et de contrées lointaines. Mieux, elle se hisse rapidement au rang d'objet de collection, à travers des circuits d'échange à l'échelle mondiale.

Le parcours de l'exposition prend fin sur le nouveau récit vacancier qui se perpétue à l'heure des réseaux sociaux sous une pratique associant texte et photo... à l'instar des cartes postales d'hier !

Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

[Pour en savoir plus](#)

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

